

Études littéraires africaines

Vertus de l'in-discipline : langues, textes, traductions Ouverture des 4^{es} Rencontres des Études Africaines en France (REAF), 5 juillet 2016



Alain Ricard

Number 42, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039409ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039409ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Ricard, A. (2016). Vertus de l'in-discipline : langues, textes, traductions : ouverture des 4^{es} Rencontres des Études Africaines en France (REAF), 5 juillet 2016. *Études littéraires africaines*, (42), 107–124.
<https://doi.org/10.7202/1039409ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Varias

VERTUS DE L'IN-DISCIPLINE : LANGUES, TEXTES, TRADUCTIONS Ouverture des 4^{es} Rencontres des Études Africaines en France (REAF), 5 juillet 2016

Mon ami et collègue János Riesz m'a un jour expliqué que nous étions des *Lumpensammler*. János est un romaniste, comparatiste et philologue, et il s'occupe de l'Afrique. Le terme de *Lumpensammler*, emprunté à Walter Benjamin, signifie chiffonnier : cela veut donc dire que nous faisons notre miel des vieux papiers, de ce que nous ramassons, voire collectionnons...

De Walter Benjamin, j'ai aussi appris autre chose, qui m'a surpris, en lisant *Je déballe ma bibliothèque, essai sur la bibliomanie* : mon amour des livres est un amour de collectionneur, de collectionneur de livres. Les lire souvent, pas toujours, mais les avoir sous la main. Le collectionneur a eu de la chance : depuis près d'un demi-siècle, je consacre mon activité professionnelle uniquement à l'Afrique ; j'ai pu aller dans beaucoup de pays et ma collection doit beaucoup aux glissements occasionnels ou permanents vers l'abîme de nombre de devises comme le naira, le cedi, le franc congolais, le rand et les diverses sortes de shillings, sans oublier le maluti. En somme, j'ai longtemps échangé des kilos de billets contre des kilos de livres et les postes ne m'ont jamais trahi : j'ai toujours reçu chez moi en France les paquets que je m'adressais à moi-même, et qui ont peu à peu fait ma collection. Conscience professionnelle des agents des postes, ou mépris pour les livres, sans grande valeur marchande ? Un peu des deux sans doute !

J'aime les livres pour leur forme, leur couleur... et mon critère de choix était simple, puisque j'achetais des livres imprimés en Afrique, relevant plus ou moins des catégories 1 et 8 de la CDU : littératures, essais, philosophie, études linguistiques et littéraires. Je vous rassure : je n'ai pas lu une bonne partie des livres de ma bibliothèque, et je suis en bonne compagnie, justement, avec Benjamin, et plein d'autres maniaques dans mon genre ; mais, moi au moins, j'ai une bonne excuse : beaucoup sont écrits dans des langues que j'ignore et que je n'apprendrai jamais, des langues de l'Afrique et même plus : des langues africaines.

Acholi, akan, ewe, zulu, xhosa, haoussa, kikuyu, igbo, wolof, peul, idoma, fon, etc. En gros, je ne peux lire que le swahili, vaguement déchiffrer le yoruba, et là aussi j'ai une excuse : la graphie est un peu distraite et oublie fréquemment les marques tonales qui portent une part de l'information linguistique, lexicale et syntaxique... Disons que j'ai appris ces deux langues, et que j'ai appris l'importance d'apprendre, de se mettre en situation d'apprenant. Larry Hyman, aujourd'hui président de la LSA, a écrit un très bel article intitulé « Fieldwork as a Research Method », il y a une quinzaine d'années. Le terrain comme méthode... Là où le linguiste de cabinet peut dire, face à un problème : « c'est de la syntaxe, moi je ne fais que de la phonologie », le linguiste de terrain n'a pas ce luxe et doit affronter le mur de ses perplexités. Il est en situation d'apprenant, en situation de faiblesse : dans le travail ethnographique, dans l'anthropologie culturelle, – n'ayons pas peur des mots –, et c'est bien cela qui est important. En somme, le monde nous saute à la figure, à nous de nous débrouiller : l'in-discipline est une nécessité, nous devons parfois bricoler dans les marges, et il est vain de vouloir faire entrer à toute force ce que nous observons et ce que nous entendons dans des cadres préétablis. Or, peut-être est-ce avec la dissonance que commence la connaissance... L'africanisme n'est pas une discipline, mais l'Afrique pose aux disciplines de multiples questions, elle leur propose des formes de nomadisme, comme le disait naguère Christian Coulon, et leur demande de se faire in-disciplinées, d'aller au-delà des cadres tout prêts. Ce n'est pas nouveau, mais il est bon d'y insister.

Les langues : d'étranges objets verbaux

Pour en revenir à mon parcours avec les langues de l'Afrique, je dois avouer que j'ai eu longtemps du mal à me définir : être « chiffonnier » ne suffisait pas ! Jusqu'au moment où le CNRS a donné le nom de sciences philologiques à la commission 35. Soudain, j'étais chez moi ! Avant, je m'étais abrité derrière la réponse faite à M^{me} de Cossé Brissac, directrice au ministère des Affaires étrangères, qui, me rencontrant pour diriger le futur IFRA, m'avait demandé courtoisement : « Vous faites quoi exactement ? ». J'avais fait désespérément simple : « Je m'intéresse aux langues dans lesquelles il y a des livres ». Je pensais que ces langues-là, ces objets-là, étaient d'un type un peu particulier. Cela voulait dire, en Afrique, l'anglais, le français, le portugais, mais aussi le swahili, le yoruba, voire le sotho, le zoulou, l'ewe, et quelques autres, devenues de nouveaux objets verbaux.

Et c'est précisément ce que les premières REAF (Rencontres des Études Africaines en France) nous ont permis de tester, puis de développer : ces multiples dimensions d'un objet verbal, thème d'un atelier que nous avons proposé pour la première édition et qui nous a ouvert des horizons. Ces REAF ont une histoire et je veux rendre hommage à Pierre Boilley qui s'est battu pour les créer, puis les faire vivre. C'est en 1991 à Bordeaux que quelques personnes ont imaginé ce regroupement des centres de recherche européens à propos de l'Afrique. Je me souviens encore de Richard Fardon à Chicago, me disant dans les années 1990 : « Mais enfin, Alain, pourquoi faut-il que l'on se rencontre toujours de l'autre côté de l'Atlantique ?! ». Notre activité était totalement consacrée à l'Afrique, mais nous n'étions pas dans les mêmes disciplines : aucune occasion de se voir, sauf à l'ASA.

Tout a changé avec la première rencontre AEGIS¹ à Londres en 2005, rencontres qui se sont ensuite réalisées à Leiden, Leipzig, Uppsala, Lisbonne, et enfin à Paris (en coorganisation avec Bordeaux). Cependant, la périodicité de ces réunions organisées tous les deux ans ne prenait pas en compte ce qui se faisait dans le pays, au-delà des rencontres purement disciplinaires. Il devait y avoir une place pour des réunions in-disciplinées, de gens qui travaillaient en et sur l'Afrique, qui se croisaient, mais croisaient peu leurs problématiques. C'est ainsi que le réseau est né en France, à mon sens pour parler de ce que nous faisons à ceux qui ne le faisaient pas, mais aussi pour en parler, en majorité en français, en essayant de nous approprier concepts, problématiques, de les exposer, les croiser, les tester, voire les traduire pour prendre en compte les besoins et les capacités des étudiants.

Le fait de se retrouver à *travers* les cloisons disciplinaires était un atout. On ne peut aborder les nouvelles questions avec les schémas anciens. Pourtant, ce type de rencontre, qui a débuté en 2006 au CNRS, a d'abord suscité le scepticisme, voire une forme de condescendance de beaucoup de bons esprits : foire, forum, etc. Regrets sur l'absence de thème directeur, de perspectives théoriques, etc. Manie de vouloir tout tracer au cordeau, de coloniser le monde au nom de disciplines installées, de corporations souvent, pour le bienfait de la science, évidemment ! Nous avons voulu jouer le jeu et nous avons monté, comme d'autres, un projet ANR sur le swahili qui faisait un joyeux pied de nez à toutes ces idées ; et avec nos amis géographes – en particulier François Bart – et linguistes, nous avons

¹ Africa-Europe Group for Interdisciplinary Studies.

en cinq ans publié 14 volumes sur « les multiples dimensions de l'objet swahili »².

L'objet swahili : un objet verbal d'un type nouveau

Je voudrais rendre hommage à Pierre Alexandre, qui a écrit il y a un demi-siècle un livre que certains d'entre nous ont lu et qui leur a ouvert de nouveaux horizons : *Langue et langage en Afrique noire* (1967). Pierre Alexandre était pour moi un modèle de l'indiscipline. Il donnait envie d'étudier, stimulait la curiosité, invitait à s'intéresser aux langues de l'Afrique.

Où étudier ces langues, il y a un demi-siècle, en dehors de « Langues O' »³ ? Était-il vraiment sage de se lancer dans un tel projet ? J'ai du mal aujourd'hui à préciser où elles ont été enseignées dans notre pays et une petite enquête récente m'a assez peu éclairé. À dire vrai, le sujet ne semblait pas trop intéresser mes interlocuteurs : je sais qu'en Allemagne, en Suisse, en Autriche, elles sont obligatoires pour tout diplôme qui comporte une mention africaine (*mit Afrika Bezug*, avec l'accent sur l'Afrique) : historien de l'art *mit Afrika Bezug* par exemple. Chez nous, rien de tel : le français est une langue de l'Afrique, et l'on étudie beaucoup le français *mit Afrika Bezug* à l'étranger, en Amérique ou en Allemagne. Ne pourrait-on étudier davantage les langues étrangères chez nous, *mit Afrika Bezug* ? Vingt-et-une langues enseignées à Bordeaux, dont aucune langue africaine... Sans commentaire.

En cinquante ans, peu de progrès ont été faits. Pour ma part, il y a trente ans, faute de manuels et de cours accessibles en français, j'ai utilisé pour apprendre le swahili une grammaire italienne, un manuel anglais et un dictionnaire russe, de l'Académie des sciences de l'URSS... L'étude d'une langue moderne comme le swahili demandait ce bricolage !

Pierre Alexandre⁴, qui enseignait le swahili et d'autres langues africaines à l'INALCO, avait bien vu que le swahili avait un tout autre fonctionnement social, une tout autre importance politique que le bulu, dont il était également un spécialiste, même s'il s'agissait de deux langues bantoues.

² Voir l'importante chronique bibliographique que Marie-Aude Fouéré a consacrée à cet ensemble, dans *Cahiers d'études africaines*, n°219, 2015/3 : « Engagez-vous, rengagez-vous dans les études sur le swahili aujourd'hui ! »

³ Institut des Langues Orientales (Paris), aujourd'hui l'INALCO.

⁴ Le linguiste Pierre Alexandre (1922-1994) est un spécialiste des langues bantoues.

Les multiples dimensions d'un nouvel objet verbal comme le swahili, que Pierre Alexandre avait entrevues et qu'il voulait promouvoir, nous les avons mises au centre du projet de recherche consacré à l'aire swahili qui a résulté de notre rencontre des REAF : d'abord une lexicographie à jour, un peu « *alakati* », un nouveau dictionnaire de la langue courante, ensuite une nouvelle méthode de langue, avec des films tanzaniens. Il convenait de tenir compte de l'importance de la diaspora, mais également de l'engagement de l'OUA et des associations panafricaines en faveur de cette langue ; s'y ajoute aussi, aujourd'hui, une forme de succès politique avec l'engagement du Kenya pour le swahili, qui est bien une langue moderne, c'est-à-dire une langue que l'on peut parler avec d'autres, mais qui peut aussi s'apprendre dans des livres, par les yeux. Cette dimension-là est particulièrement importante à l'époque d'Internet où toute une production joue avec les formes visuelles de la langue.

Le swahili est par ailleurs une langue qui n'affiche ni identité ethnique ni identité religieuse. D'où vient le locuteur, on ne sait... L'accent parfois l'indique, et le lexique ; dirons-nous que les gens de Lubumbashi sont un peu, pour les gens de Dar-es-Salaam ou de Kilwa, comme les Montréalais par rapport aux Parisiens ? Ils utilisent des mots bizarres, ils ont un accent étrange. Une des raisons du succès du swahili est en tout cas aussi que la langue est devenue laïque parce qu'elle peut se parler, et même s'écrire, sans renvoyer à une assignation identitaire. Un énoncé comme *kitabu haram*⁵ relève de l'indicible en swahili... On peut parler islam ou christianisme en swahili. Le premier Ministre de la Justice du gouvernement de Nyerere a été un Mgogo, Mathias Mnyampala, poète swahili éminent, reconnu par ses pairs et catholique. On peut être un poète swahili, utiliser des formes métriques empruntées à l'arabe, et ne pas être musulman. Cette pluralité est le meilleur gage de laïcité.

Il est par ailleurs bon de rappeler que l'histoire de la langue se fait dans la langue et ce genre de synthèse est original : je pense au travail de David Massamba, *Historia ya kiswahili*, que nous avons traduit en français⁶ ; j'ai fait hommage d'un exemplaire à Boris Boubacar Diop, et je me souviens de ce que je lui avais écrit : « Cheikh Anta Diop aurait aimé ce livre ». Il débusque les pré-supposés et les préjugés, il propose de nouvelles hypothèses sur

⁵ « Le livre interdit ». Allusion au groupe *boko haram*, dont le nom pourrait être traduit en swahili par « *kitabu haramu* ».

⁶ MASSAMBA (David P.B.), *Historia de la langue swahili : de 50 à 1500 après J.-C.* Traduit du swahili par François Devenne. Préface de Clarissa Vierke. Paris : Éd. Karthala, coll. Dictionnaires et langues, 2013, 212 p.

l'histoire du swahili, il est tout entier parcouru d'une rigueur et d'une sorte de vigueur novatrice. L'histoire et l'archéologie de l'Afrique bougent sur cette côte, mais il faut lier toutes sortes de traces pour construire un nouveau discours concernant l'histoire de ce monde. Il y a dix ans, le milieu universitaire français était notre première cible lorsque nous mettions en évidence les multiples dimensions de ce domaine et nous avons pu compter sur le soutien de nos amis de Bayreuth. Reste malgré cela une grande difficulté : trop souvent j'ai entendu « À quoi ça sert si l'on ne prépare pas un concours du Quai d'Orsay ? ».

L'objet yoruba : un autre objet verbal original

Il se trouve, et c'est à la fois un hasard et une chance, que la seule langue de l'Afrique que j'aie étudiée à l'université, avant le swahili, a été le yoruba. Je l'ai étudiée pour la parler, ce que je n'ai jamais pu faire... Et aujourd'hui, dans une bonne partie du monde, les deux langues africaines les plus enseignées sont le swahili et le yoruba.

Cette langue est très différente du swahili ; pas de classes, mais des tons, des monosyllabes, la majorité des locuteurs rassemblés sur un même territoire, une forte identité communautaire. Elle est enseignée à l'INALCO depuis plus de trente ans. Sa graphie pose des problèmes, mais oublie de les résoudre... Comme me le disait un ami yoruba, écrivain nigérian : pourquoi marquer les tons, alors que nous connaissons déjà la langue... ?

Le prix Nobel Wole Soyinka est né à Abeokuta (ville d'un demi-million d'habitants aujourd'hui), où en 1859 paraissait un journal en yoruba, dans une graphie largement conservée jusqu'à nos jours, qu'une conférence tenue à Lagos en 1875 a validée dans ses grandes lignes. Le jeune Wole nous racontait l'activisme de son père et des amis de son père pour une appropriation de leur histoire et du christianisme, et pour une prise de pouvoir culturel et politique. Wole Soyinka écrit en anglais, mais il a traduit depuis le yoruba et il a composé des dizaines de chansons dans cette langue. Il est celui qui, en tant que secrétaire de l'Union des écrivains des peuples africains, a demandé, lors d'une conférence publique du FESTAC, le 22 janvier 1977, l'adoption du swahili comme langue des peuples de l'Afrique ; il voulait, en somme, la promotion d'une « swahilistique » en Afrique en lieu et place d'autres disciplines comme – je

cite le futur Prix Nobel : le « ballet européen » ou la « civilisation française » (*sic*)⁷.

Je voudrais ici rendre hommage à Pierre Verger, qui fut collègue de Wole à Ife à l'époque où il y était professeur invité, et dont la gloire dans le grand âge est venue de son œuvre photographique ; cela a laissé un peu de côté une œuvre ethnographique passionnante, dont nous mesurons encore mal l'importance. Pierre Verger fut un collecteur et un éditeur de textes religieux yoruba, sans égal dans notre langue. L'intérêt actuel pour l'archive, le travail textuel et le rendu ethnographique de la description donne une pertinence nouvelle à ses transcriptions et traductions du yoruba, monuments inégaux, ouverts à nos interprétations.

Pourquoi rendre hommage à Pierre Verger ? D'abord pour l'in-discipline qui fut consubstantielle à sa vie de bourlingueur, de reporter photographe passant d'un continent à l'autre, en trouvant le moyen d'accumuler les photos, de débusquer les archives ou de transcrire les poèmes, qui entra sur le tard au CNRS. Vincent Monteil, directeur de l'IFAN après Th. Monod, me l'a raconté : avec quelques collègues de son acabit, ils ont réussi à recruter Pierre Verger, dont l'œuvre fleurissait dans de nombreuses directions, et qui passa quasiment, d'après Monteil, de l'état de clochard à celui de chercheur au CNRS. L'indiscipline pouvait être une qualité dans une maison qui comptait dans ses rangs le cinéaste de *Cocorico Monsieur Poulet*⁸ et de *Dionysos*⁹. Disons que, pour l'étudiant que j'étais, le propos de Vincent Monteil m'avait un peu interloqué ! Je ne savais pas ce qu'était le CNRS et il ne m'éclairait pas vraiment. Aujourd'hui, espérons que cette vertu continue d'y fleurir !

Pierre Verger (1902-1996), ethnographe, est devenu prêtre d'Ifa, pas seulement observateur, mais participant à part entière dans le système de divination yoruba, contrôlé par l'*orisha*, la déité, du même nom¹⁰. Le système s'appuie sur un immense corpus de textes, dont il nous a transcrit et traduit quelques-uns, choisis en fonction des 256 positions possibles sur le sable, ou sur la planchette, des noix de palme ou d'une chaînette de noix d'*opèlè* (tons bas, /o/ ouverts), c'est selon. À chaque configuration des noix, un tiroir de

⁷ FESTAC '77. *Souvenir book of the second World Black and African Festival of Arts and Culture, Lagos, Nigeria, 15 January-12 February, 1977*. London : Africa Journal, 1977, 152 p., ill., 24 cm ; p. 49.

⁸ Film franco-nigérien de Dalarou (pseudonyme pour Damouré Zika, Lam Ibrahim Dia et Jean Rouch), 1974, 90 min.

⁹ Film de Jean Rouch, avec Jean Monod, Hélène Puiseux, Fifi Raliatou Niane..., 1986, 104 min, couleur.

¹⁰ Ifa est à la fois le nom de l'*orisha* et du système de divination.

textes s'ouvre dans la mémoire qui permet d'interpréter la situation du demandeur, du client ! Tous ces tiroirs sont un trésor verbal, comme le corpus de poésie lié aux autres *orisha*. Tout cela a été transcrit, traduit, annoté par plusieurs générations de chercheurs, Bascom en tête, mais surtout beaucoup de Yorubas, linguistes et philologues, comme Wande Abimbola, Olatunde Olatunji ou Ayo Bambose : c'est un point essentiel que la qualité scientifique de ces travaux sur la langue venus des locuteurs eux-mêmes. Je pense aussi à Olabiyi Yai, Dahoméen de Ketu, devenu professeur à Ifé, collègue d'Abimbola, grand ami et collègue de Pierre Verger dont il devait éditer le *Festschrift*, ce qu'il n'a pu malheureusement mener à bien. D'autres se sont faits Yorubas : Ulli Beier, traducteur, Suzanne Wenger, artiste, ont rejoint Pierre Verger, ethnographe, initié, devenu *babalawo*¹¹. Quand il est devenu célèbre par ses photos et par les albums publiés par la Revue noire dans les années 1990¹², il avait 90 ans. Mais il fréquentait le monde yoruba depuis près d'un demi-siècle.

Ses nombreux articles consacrés à des questions lexicographiques et religieuses en relation avec les rites et les cultes yorubas sont remarquables de précision. Il a été accepté aux séminaires de l'école doctorale d'Ifé, mais aussi parmi les traditionalistes yorubas. Cette connaissance de la langue lui a valu l'admiration de ses collègues d'Ifé : j'ai dans ma collection, je veux dire dans ma bibliothèque, des Actes de ces séminaires, comptant trois longs articles de Pierre Verger, introuvables ailleurs, et dont il faudrait souhaiter des éditions traduites et commentées. *Babalawo* : père des secrets, mais aussi transcripateur, éditeur et traducteur ; telle est l'in-discipline féconde, qui donne à l'ethnographie et à l'anthropologie culturelle ses lettres de noblesse.

Un point important : nulle part dans cette œuvre, on ne trouve de doutes à propos de la transcription, de la graphie. On trouve certes des observations pratiques concernant des détails, mais rien qui porte sur les variétés reçues de la langue, ou sur les choix principaux des linguistes concernant la graphie, comme si cela était depuis longtemps acquis. Or, la notion de yoruba est une construction en partie littéraire, désignant une communauté imaginée à

¹¹ Prêtre du système de divination *Ifa*.

¹² Voir notamment : PIVIN (Jean-Louis) et al., *Pierre Verger, le messager : photographies 1932-1962*. Paris : Éd. Revue noire, 1993, 240 p., ill., 33 cm ; *Dieux d'Afrique : culte des Orishas et Vodouns à l'ancienne Côte des esclaves en Afrique et à Bahia, la baie de Tous les saints au Brésil*. [Photographies de] Pierre Fátumbí Verger. Préf. de Théodore Monod et Roger Bastide. Éd. corr. et mise à jour par l'auteur. Paris : Éd. Revue noire, coll. Soleil, 1995, 416 p., ill., couv. ill., 19 cm.

partir d'Oyo et d'Ifé, depuis le milieu du XIX^e, mobilisée autour de ses *orisha* et de ses « écritures imaginées »¹³. Pierre Verger remarquait en 1974, dans la recension d'un ouvrage consacré aux sources de l'histoire yoruba par S. Biobaku¹⁴, que « l'histoire locale de ces royaumes... a donné lieu à une floraison de petits volumes : 44 auteurs de 58 volumes dont 32 en yoruba... Cette prolifération de contributions locales à l'histoire d'une ethnie est, pensons-nous, un cas unique en Afrique ». Alors que le swahili a été une coproduction coloniale et missionnaire, le yoruba, langue de culture écrite, langue moderne, a été une production en grande partie yoruba, portée par des groupes d'intellectuels, des hommes d'Église et des écrivains qui ont construit une communauté yoruba, communauté que les travaux de John Peel nous permettent de bien connaître, après tous ceux d'un grand nombre d'historiens et anthropologues, très souvent yorubas.

Après les langues, les textes : les épopées, les héros

La fabrique des héros est indissociable d'un imaginaire historique, et l'on peut se demander comment ils ont été produits : les récits concernant Fumo, Soundiata ou Chaka nous racontent sans doute une histoire, mais ils reposent sur des textes, comme le disait Basil Davidson en 1964¹⁵, et cela appelle un travail philologique. À cet égard, la mise par écrit est un processus privilégié, mais non unique : la mise en texte ne saurait se confondre avec la mise par écrit.

Certains textes laissent le sentiment d'être des constructions trop lisses ; d'autres, au contraire, d'être obscurs, et comme ravaudés. Tous ont été des supports dans lesquelles ont été investies des langues ; et tous, partant, devaient dire la communauté. La tradition philologique s'intéresse justement à la production de ces textes, aux mises par écrit et aux transcriptions : recueillir les textes, et surtout analyser la chaîne du sens, mettre en œuvre une critique textuelle.

Dans les manuscrits swahilis en graphie arabe, tout un monde oriental ne demandait qu'à s'épanouir et certains, il y a un siècle, ont voulu l'y aider. Dans le domaine swahili, la communauté imaginaire été un puissant mirage orientaliste puis en partie africaniste.

¹³ Les tablettes du système de divination d'Ifa.

¹⁴ BIOBAKU (S.O.), ed., *Sources of Yoruba history*. Oxford : Clarendon Press, coll. Oxford Studies in African Affairs, 1973, 268 p.

¹⁵ Cf. DAVIDSON (Basil), *The African Past : Chronicles from Antiquity to Modern Times*. Harmondsworth : Penguin books, 1964, 381 p.

Les premiers philologues, Ernst Damman¹⁶ en tête, se sont adjoint des transpositeurs et des traducteurs. Ces derniers étaient-ils les auteurs ? Dans la première moitié du XX^e siècle, la poésie swahili en graphie arabe a été transcrite et traduite, puis des textes ont été construits. Et si, d'aventure, d'autres manuscrits existaient, que faire ? Eh bien, un peu sans doute ce que faisaient les frères Grimm ou les collecteurs écossais de l'époque d'Ossian : remplir les vides, aplanir les différences. La poésie était partout, les poètes nulle part, et, pour beaucoup, l'islam était grand, mais les musulmans petits...

De multiples éditions existent de la geste de Fumo Lyongo¹⁷ ou des textes qui lui sont attribués. De Mohammed Kijuma à Abdillatif Abdala¹⁸, ces poésies ont fait l'objet d'un intense travail de critique textuelle.

Fumo Lyongo est un héros mythique, mais pour qui ? Sans doute pour des gens du continent face aux cités tournées vers la mer, et son histoire est à dater d'avant le XIV^e siècle. Richard Bauman et Charles Briggs¹⁹ ont montré remarquablement ces processus de lissage à l'œuvre dans la création de folklores nationaux en Europe et ces pratiques ont été transportées là où la communauté faisait rêver : sur la côte de l'océan Indien, vers Zanzibar, « terme alphabétique de l'errance », comme dit – bien à tort – Alain Borer²⁰. Cette sorte de philologie a discrédité en partie la discipline pendant longtemps.

La philologie elle-même a produit les instruments critiques nécessaires à la mise en cause de ces pratiques. Le mirage oriental s'est dissipé avec davantage de critique textuelle, mais il reste beaucoup à faire. Les textes, leur construction, les stratégies, les enchaînements, les réécritures, les effets de rembourrage, les raccords, toute cette subtile fabrique du sens concerne le philologue. Des pans entiers de cette oralité héroïque nous sont demeurés obscurs. « Mais, allons plus loin, ce que l'on a désormais l'habitude d'appliquer aux textes, a-t-on vraiment pris le soin de le faire pour les autres traces issues du passé ? », se demande F.-X. Fauvelle dans le

¹⁶ L'africaniste allemand Ernst Damman (1904-2003) a notamment travaillé sur la poésie swahili.

¹⁷ Guerrier légendaire, considéré comme le fondateur de la poésie swahili.

¹⁸ KIJUMA (Muhammad), *Utenzi wa Fumo Lyongo*. Dar es-Salaam : TUKI, 1973 (ce texte a été édité par le poète kenyan Abdilatif Abdalla).

¹⁹ BAUMAN (Richard) and BRIGGS (Charles L.), *Voices of Modernity : Language Ideologies and the Politics of Inequality*. New York : Cambridge University Press, 2003, 356 p.

²⁰ L'expression est utilisée à propos de Zanzibar : BORER (Alain), *Rimbaud en Abyssinie*. Paris : Seuil, 1984, 384 p.

Rhinocéros d'or, ouvrant la voie à des questionnements de type philologique plus larges : « les traces non textuelles ont-elles eu leur philologue ? »²¹, renchérit-il. Bonne question, totalement indisciplinée et pourtant indispensable pour construire des récits historiques plus cohérents : les nouvelles « histoires », au pluriel, d'un Moyen Âge africain moins obscur, au-delà des « chants héroïques ».

Gordon Innes, professeur de langue mandé à la SOAS, me faisait remarquer lors de ma première rencontre avec lui, en 1975, qu'il n'y avait pas, en français, d'édition bilingue de l'épopée de *Soundiata*, un récit dont pourtant les historiens et les hommes politiques francophones faisaient grand cas. Il en avait publié une version en anglais²² ; il a fallu attendre le milieu des années 1990 pour que nous en ayons une (bilingue mandingue-français)²³. Or, le mandingue est la langue africaine sans doute la plus étudiée de l'Empire colonial français. Curieuse absence de traitement philologique ? Absence d'éditions ? Ou était-ce parce que l'histoire orale apparaissait trop fumeuse ? Trop indisciplinée ? Trop complexe pour être reliée aux traces archéologiques ? Manque de philologues compétents ? Djibril Tamsir Niane n'a pas eu de telles pudeurs, qui a produit une version de *Soundiata* en français²⁴, avec de très vagues références au texte mandé, et cela avant Wa Kamissoko et Youssouf Cissé qui donnent, quant à eux, en 1988, un texte en langue originale et sa traduction française²⁵.

Jean Rouch a donné une préface à ce *Soundiata*. Il perçoit bien la nouveauté du travail de Youssouf Cissé et de Wa Kamissoko, qui nous invitent à rafraîchir nos connaissances historiques (p. X). En somme, *Soundiata* restait dans les brumes. Et où en était le Mali ? Et quelle communauté imaginaire le texte de l'épopée mandingue nous

²¹ FAUVELLE-AYMAR (François-Xavier), *Le Rhinocéros d'or : histoires du Moyen Âge africain*. Paris : Gallimard, 2013, 378 p.

²² INNES (Gordon), ed., *Sunjata : three mandinka Versions (by Bamba Suso, Dembo Kanute and Banna Kanute)*. London : School of Oriental and African Studies, University of London, 1974, 326 p., music.

²³ *L'Épopée de Sunjara, d'après Lansine Diabate de Kela*. Texte recueilli, traduit et annoté par Jan Jansen, Esger Duintjer et Boubacar Tamboura. Leyde : Research School CNWS, coll. CNWS publications, n°30, 1995, 221 p.

²⁴ *Soundjata ou L'épopée mandingue*. [Recueillie] par Djibril Tamsir Niane [de Mamadou Kouyaté]. Paris : Présence africaine, 1976, 153 p.

²⁵ WA KAMISSOKO, *La Grande geste du Mali : des origines à la fondation de l'empire, des traditions de Krina aux colloques de Bamako*. [Récits recueillis par] Youssouf Tata Cissé. Préf. par Jean Rouch. Paris : Éd. Karthala/ ARSAN [Association pour la promotion de la recherche scientifique en Afrique noire], 1988, 426 p., pl., cartes.

faisait-elle construire ? La Guinée de Sékou ? Le Mali de Modibo Keita ?

Prenons un autre héros mythique, Chaka, peut-être le plus connu de tous, et interrogeons-nous sur les sources textuelles de sa notoriété. François-Xavier Fauvelle-Aymar a édité et publié le récit du séjour de Fynn à la cour du roi zoulou. C'est le récit d'un témoin, pas une épopée. Les textes épiques, qui témoignent d'une grandeur martiale, sont tirés des chants de louange zoulous. Mais qui a recueilli ces textes ? Un certain James Stuart a passé toutes ses soirées, à l'époque où il était magistrat au Natal, vers 1880, à recueillir les textes de la bouche des *imbongi*. Une fois transcrits, qu'en faire, sinon les publier ? Pour donner une idée de l'effet des textes, il les a enregistrés lui-même, des années plus tard, lorsqu'il était retraité en Angleterre, faisant de ces textes des performances orales, et devenant un *imbongi*...

Chaka nous arrive aussi par un long poème de Mazizi Kunene, écrit en anglais et publié seulement en 1978, poème dont il existe un mystérieux manuscrit zoulou, ainsi que par le texte de Mofolo, écrit en sotho en 1910, qui, lui, est un roman²⁶. Ce roman a-t-il été traduit en zoulou ? Non ? Et en d'autres langues de l'Afrique ? Pas plus. En afrikaans certes, en 1975 (une nouvelle traduction va d'ailleurs voir le jour). En somme, les textes des éloges de Chaka nous arrivent rarement directement du monde zoulou, à l'exception du roman de R. Dhlomo, un siècle après la mort de son héros. Ces élaborations posent question.

La traduction de *Chaka* en zoulou est en tout cas à l'ordre du jour dans la nouvelle Afrique du Sud ; d'autant plus qu'une bonne partie de notre connaissance de Chaka passe par la traduction française, dont Senghor s'est servi pour fabriquer un étrange antihéros tragique.

La traduction : le dialogique et le subliminal

La littérature, comme on vient de le voir, est à la fin du processus, pas au début : l'erreur est de croire qu'il y a la littérature et le reste. Le texte, avec son assignation à des catégories sociales et esthétiques, arrive au terme provisoire d'un processus de transformation, de déformations, d'ajouts et d'omissions.

²⁶ MOFOLO (Thomas), *Chaka* [Moriija, Lesotho], 1925. Traduit par F.H. Dutton et publié sous le titre *Chaka : An Historical Romance*. With an introduction by Sir Henry Newbolt ; translated from the original Sesuto by F.H. Dutton. London : Publ. for the International Institute of African Languages & Cultures by Oxford University Press, H. Milford, 1931, XV-198 p.

Le terrain, la discussion, les traces qui en sont laissées et qui ouvrent un champ à l'interprétation..., tout cela fait qu'il n'y a pas « la » langue, comme nous l'a appris Benveniste, il n'y a que des discours. Et la littérature dans tout ça ? Eh bien, comme je l'ai dit, elle est éventuellement, parfois, pas toujours, au bout du processus, en fonction de mécanismes sociaux et historiques. La catégorie « littérature » n'est pas d'emblée universelle. Ce qui compte ici, ce sont les stratégies des acteurs, et donc leurs visées dans les champs culturels, à supposer que de tels champs existent, ce qui est rarement le cas dans les domaines et les aires linguistiques que nous abordons. De toute façon, la littérature n'est pas au début, à l'origine du processus, elle en est éventuellement un résultat. En bref, la littérature en Afrique n'a que peu à voir, à mon sens, avec ce que l'on entend par littérature africaine.

Le texte procède du discours d'un sujet historique ; il n'est pas un ensemble de données, mais une construction. La textualisation est la mise en texte d'un fragment de discours en vue de lui fournir un caractère durable qui permette de le transmettre et de le conserver. La notion de texte n'implique aucunement celle d'écrit ; à la durabilité de la mémoire, ou du papier, j'ajouterais un autre caractère, lié à la durabilité, et qui en est la confirmation : la traçabilité, applicable au texte écrit comme au texte oral. Le fragment de discours textualisé, qui demeure durable, doit aussi pouvoir être traçable, c'est à dire assignable à une instance spécifique, repérable dans le champ des discours portés par d'innombrables sujets, et en somme situé dans une séquence chronologique qui permette de retracer sa genèse. Cette notion est particulièrement importante dans un champ comme le champ africain, où l'on a eu affaire à des pratiques souvent opaques de collecte. Le texte est un fragment de discours durable et traçable : c'est ainsi que je pense le texte, et que je veux penser à partir du texte. Tels sont les critères analytiques que je propose d'appliquer à la lecture des discours africains, ou tenus sur l'Afrique.

L'histoire de Bakary Diallo racontée par Mélanie Bourlet dans un beau film ²⁷ est exemplaire de l'in-discipline créatrice de certains, à commencer par celle de la chercheuse qui nous raconte une belle histoire, surprenante et convaincante. Ainsi, un tirailleur qui avait écrit en français un roman en 1926 pouvait être un poète peul en 1949 et avoir laissé une œuvre dans cette langue.

²⁷ BOURLET (Mélanie) et GUILLEMAIN (Franck), *Bakary Diallo. Mémoires peules*. Film documentaire. France : CNRS-Images, CNRS, LLACAN, 2016, 72 min.

Témoignage, au fond, de notre difficulté à faire bouger autant les francophones que les poularophones : il n'y avait pas de graphie latine standard pour le peul en 1949 ; il fallait bricoler la sienne... Bakary écrivait le français, mais il se voulait aussi écrivain peul et poète peul : drôle d'idée qui le faisait mettre de côté. Il avait à dire des choses qu'il ne pouvait dire qu'en peul, parce qu'il les avait vécues ainsi. Cela servait à quoi ?... Eh bien, à changer le regard, ce n'est pas rien, et cela a pris du temps. Et en outre, que venait faire ce tirailleur semi-lettré dans une francophonie en devenir ? Et il avait le culot de publier un roman au moins vingt ans avant les premiers volumes de Senghor et plusieurs années avant ses collègues sénégalais...

Bakary était indiscipliné, il était entre les langues, il écrivait en plusieurs langues, il annonçait à sa manière Cheikh Ndao et notre ami Boris Boubacar Diop qui, eux, écrivent en wolof et en français. Bakary dérangeait un peu le bel équilibre orientaliste que certains auraient voulu construire à partir du peul. Henry Gaden, qui transcrivit et traduisit une *qasida* d'El Hadj Omar à la même époque, avait-il de la place, dans la conception qu'il se faisait du peul, pour le travail de Bakary Diallo ? Le tirailleur qui avait le toupet de raconter ses guerres en français et de chanter sa terre en peul était le même homme ; il faisait sauter les cadres étroits de nos disciplines et il fallait lui en faire crédit.

Le mirage de l'oralité nous a empêchés de lire les poètes écrits, voire de comprendre leur projet littéraire. Mettons à part le beau travail d'Anthère Nzabatsinda, publié dans les *Classiques africains* : *Le Relève-goût des pommes de terre*²⁸. Je connaissais ce titre énigmatique et sa traduction. Lors de ma première visite au Rwanda en 2000, je suis allé au « marché par terre » de Kigali et j'ai toujours l'exemplaire que j'y ai marchandé en bon collectionneur : sale, déchiré, mais une édition originale, passée de mains en mains. Je l'avais dans ma bibliothèque et je me demandais ce que pouvait bien raconter ce poème sur les pommes de terre. J'ai rencontré Anthère qui écrivait à propos d'Ousmane Sembène. Il connaissait le texte original de Kagame et je lui ai demandé si cela ne valait pas la peine de le traduire... Anthère a relevé le défi et réalisé une belle traduction, qui permet de comprendre pourquoi Alexis Kagame était considéré comme un grand poète. Il savait faire l'éloge des cochons pour mieux se moquer des vénérateurs de la vache ! La nature inter-

²⁸ KAGAME (Alexis), *Indyohesha-Birayi. Le Relève-goût des pommes de terre*. Un poème de Alexis Kagame. Édité par Anthère Nzabatsinda. Paris : Les Classiques africains, n°30, 2004, 212 p.

pellative des textes et du travail qui porte sur eux renouvelle notre compréhension, parce qu'elle insiste sur une dimension longtemps voilée, celle du public virtuel, ici renouvelé à chaque génération. Il y a des textes écrits qui suscitent débats et questions.

Voici ce que pourrait signifier une « traduction dialogique » : je traduis ma langue dans ta langue, mes textes sacrés dans ta langue ; mais je vais traduire tes poèmes dans la mienne.

Mofolo et tous les romanciers sotho sont sortis de cette démarche qui a produit une forme d'égalité très surprenante ; l'an dernier, Antjie Krog, grand poète afrikaner, qui a traduit Mandela en afrikaans, et qui est l'auteur d'un livre bouleversant : *A Country of my Skull*, à propos de la *Truth and Reconciliation Commission*²⁹, est revenue sur Mofolo et sur ce qui l'avait précédé. Elle s'était intéressée auparavant au travail d'Eugène Casalis, et à celui de son collègue Thomas Arbousset qui, à 26 ans, cavalcade huit semaines en 1838 dans les montagnes du Lesotho avec le roi Moshoeshoe et nous laisse, de cette excursion, la transcription des débats qu'il eut avec le souverain³⁰. Leonard Thomson³¹ a le premier attiré l'attention sur ce texte passionnant.

Si Thomas Arbousset est le premier écrivain sotho, Thomas Mofolo est le premier romancier sotho, et sans doute africain. Victor et Paul Ellenberger l'ont traduit en français³², poussés par l'indiscipline féconde de Daniel-Frédéric, leur père et grand-père, qui faisait intervenir la tradition orale dans l'histoire, et ils ont poursuivi dans cette voie indisciplinée. Tous trois étaient pasteurs de la Société des missions de Paris. Daniel-Frédéric, éditeur, est devenu historien ; Victor était archéologue et historien ; Paul, paléontologue et traducteur. Question in-discipline, je crois qu'ils en connaissaient un rayon : pensez plutôt... Daniel-Frédéric, en discutant avec les poètes oraux, construisait des schémas généra-

²⁹ KROG (Antjie), *Country of my skull : guilt, sorrow, and the limits of forgiveness in the new South Africa*. New York : Times Books, 1999, XII-403 p. ; v. fr. : *La Douleur des mots*. Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Georges Lory. Arles : Actes Sud, 2004, 403 p.

³⁰ ARBOUSSET (Thomas) *Excursion missionnaire dans les Montagnes bleues*, suivie d'une *Notice sur les Zoulas*. Édition préparée par A. Ricard et annotée par D. Ambrose, A. Brutsch et A. Ricard. Paris / Johannesburg : Karthala / IFAS [Institut français d'Afrique du Sud], 2000, 209 p.

³¹ THOMPSON (Leonard M.), *Survival in two worlds : Moshoeshoe of Lesotho, 1786-1870*. Oxford : Clarendon Press, 1975, X-389 p.

³² La traduction du *Chaka* de Mofolo, du sesotho au français, par Victor Ellenberger, est parue en 1940 aux éditions Gallimard, sous le titre *Chaka : une épopée bantoue*. Elle est actuellement disponible dans la collection « L'Imaginaire », chez ce même éditeur.

logiques qui mettaient en pièces l'histoire officielle de la geste *boer*. Victor passa une bonne partie de sa vie à traduire en français, qui plus est fort bien, récits et romans écrits en sesotho. Double incongruité : il prenait au sérieux l'Afrique de l'écrit, et traduisait une langue africaine.

Et que racontaient ces textes ? La saga d'un tyran zoulou dans un cas et, dans l'autre, la marche d'un vacher à la recherche d'une fusion entre le Dieu des chrétiens et ses propres cultes : pas vraiment de quoi enthousiasmer une société missionnaire et encore moins de quoi faire vibrer la France coloniale et républicaine. Quand Le Clézio salue le roman *Chaka*, c'est grâce aux traductions de Victor, même si notre Nobel fait mine de croire que Mofolo est un barde homérique, égaré dans le Drakensberg.

À leur manière, Pierre Alexandre, l'ancien administrateur devenu bantouiste, Pierre Verger, l'ethnographe, reconnu maître des secrets par ses pairs yorubas, original proprement inclassable, ou Victor Ellenberger qui rendait accessibles, en les traduisant, les textes que ses prédécesseurs avaient aidés à venir au jour, cela dans un contexte d'assourdissant silence, étaient tous de sacrés indisciplinés, donc de grands africanistes, si vous admettez ma définition. Aujourd'hui, pensons à un épigraphiste qui se met à faire de la linguistique de terrain dans la région de ses pierres et fait avancer le déchiffrement du méroïtique, comme mon ancien collègue du LLACAN, Claude Rilly. L'africanisme est, par définition, indiscipliné, dans un monde où l'Afrique a trop souvent été laissée de côté, ou mise au bas de l'échelle... Ou pensons à un linguiste, du LLACAN lui aussi, comme Henry Tourneux qui, par une forme supérieure et obstinée d'in-discipline, héritée de Pierre Alexandre, continue à penser que les dictionnaires sont importants, mal faits, trop loin des usages des langues d'aujourd'hui, et que nous devons et pouvons mieux nous comprendre avec eux, et ce n'est pas simple.

De la traduction dialogique à la traduction subliminale

J'ai noté la fécondité du dialogue, et en quelque sorte de la conversation qui égalise les conditions : le roi parle avec le jeune Français, sans protocole, c'est une discussion à cœur ouvert. La généralisation de ce genre de relation est sans doute utopique, mais c'est pourtant un modèle qui ouvrait à un avenir. Antjie Krog, au sortir de son immersion dans la Commission Vérité et Réconciliation, a fait de ce dialogue entre les langues un modèle pour une nouvelle avancée, voire un approfondissement de la réconciliation,

qu'elle voit passer à travers une traduction généralisée. Entre Casalis, le collègue d'Arbousset, et Moshoeshoe, le vrai modèle de Mandela, Antjie Krog note que la relation devint une « véritable conversation, un vrai échange d'idées ». Nous étions, je le rappelle, autour de 1840.

Traduisant Mandela en afrikaans³³, elle a pu mesurer la distance entre les univers linguistiques, jamais interconnectés. Traduire de la poésie sotho en afrikaans, traduire du zoulou en sotho. Se poser de nombreuses questions jamais soulevées, comme se demander : pourquoi Chaka n'existe-t-il pas en zoulou ? Pourquoi y a-t-il des cloisons étanches entre les gens des montagnes et du plateau ? et ceux qui sont au long de la mer ? Se réconcilier, c'est converser, pouvoir se parler, d'abord !! Converser, c'est aussi croiser les textes. Certains sont proches et pourtant pas rapprochés. Dans le *Chaka* en sotho existe un extrait des louanges de Chaka en zoulou. Pendant longtemps, cet extrait n'était pas traduit : étrange centon, alors que l'on aurait pu espérer un vaste courant d'échanges. Je traduis ma langue dans la tienne, mais aussi la tienne dans la mienne : voilà ce qu'est la trop rare traduction dialogique. Elles méritent nos efforts conjoints. Cet égalitarisme n'est pas fréquent.

Parfois aussi, et aujourd'hui de plus en plus, la traduction ne donne pas l'original, et c'est cela que j'appelle la traduction subliminale : en somme, il n'y a plus d'original. Le texte de la langue africaine, pour de nombreux écrivains francophones, est là dans leur tête ; il programme subtilement, subliminalement, leur faculté langagière. Le succès d'Ahmadou Kourouma a presque donné ses lettres de noblesse à sa pratique, une démarche authentique de la part de quelqu'un qui regrettait de ne pouvoir écrire en sa langue. Aujourd'hui, nombre d'auteurs africains « calquent » leur langue, mais en français. Des « à la manière de », en somme... Cette traduction virtuelle à partir d'un original qui n'existe pas, ou plus, repose en quelque sorte sur l'évaporation de la langue dans sa matérialité phonique et graphique, perçue comme inutile, voire encombrante, et surtout bénéficie d'une soi-disant authenticité acquise à moindres frais. À la manière de qui ? C'est l'aboutissement d'un processus qui dispense de s'intéresser aux langues d'Afrique elles-mêmes.

La traduction généralisée et égalitaire est une mise en relation de chacun avec tous les autres, ce que Antjie Krog appelle *inter-connectedness*, en somme, une façon autre de définir une sorte

³³ MANDELA (Nelson), *Lang pad na vryheid : die outobiografie van Nelson Mandela*. In Afrikaans vertaal deur Antjie Krog. Florida Hills : Vivlia, 2001, 560 p.

d'*ubuntu*, de devenir humain par l'humanité de l'autre : une attention lucide à ce qui nous sépare, une passion à défendre ce qui nous relie.

En guise de conclusion

Lors du colloque organisé en mars 2015 à Roma au Lesotho sur les traductions de Mofolo, j'ai présenté, à la demande d'Antjie Krog, le travail indiscipliné et admirable de Victor Ellenberger. J'ai insisté aussi sur l'attitude réservée de Thomas Mofolo à l'égard d'un héros, Chaka, pour lequel il ressent une sorte de répulsion fascinée.

Plus tard, un jeune professeur venu du Natal s'est senti obligé de présenter une défense en forme d'éloge de Chaka. Au premier rang de l'assistance, dans un fauteuil roulant, un professeur de philosophie de l'université, un Mossouto, a levé le doigt pour intervenir et dit simplement, d'une voix assurée et ferme, que si Chaka avait triomphé, nous serions tous Zoulous.

Ma voisine, une jeune femme qui portait une belle robe sotho et qui était, je l'ai su plus tard, la doyenne, m'a tapé sur l'épaule et dit avec un sourire : « Tous zoulous, et toi aussi... ». Tous interconnectés, vous disais-je...

■ Alain RICARD